

lundi dernier à la condamnation à mort portée contre Kehœ, le meurtrier de Connolly.

J'avoue que la scène, toute solennelle qu'elle fut, ne m'a pas laissé une impression bien pénible.

Quand un homme travaille toute sa vie à filer la corde qui le pendra, il est tout juste qu'il finisse par s'en servir.

Je suis un peu de l'opinion d'Alphonse Karr qui s'écriait en 1840 : "Je suis contre la peine de mort, mais que messieurs les assassins commencent."

C'est une réflexion qui ne manque pas de philosophie.

Si ce pauvre Kehœ avait partagé la manière de voir de l'auteur des *Guêpes*, il n'aurait pas aujourd'hui la perspective du gibet le 14 décembre prochain.

Je lui souhaite, cependant, que Dieu lui donne le paradis pour ses étrennes.

. Un vieillard, jadis très riche mais que des revers de fortune avaient abattu, en était réduit à corriger les épreuves d'un journal.

Comme quelqu'un lui en faisait la remarque, il répondit :

— Mon cher, les épreuves m'ont corrigé, maintenant c'est moi qui les corrige.

G. DESAULNIERS.

LES ESPÉRANCES DE LA MORT

(PENSÉES PRATIQUES DU MOIS DE NOVEMBRE)

O mort ! où est ta victoire ?
O mort ! où est ton aiguillon ?

ADMIRABLE, mille fois admirable la religion qui console ainsi ! Sois donc bénie par tous les hommes, ô sainte foi catholique ! a écrit, dans une de ses plus belles pages, le vicomte Walsh, écrivain distingué et catholique convaincu.

En effet, n'est-elle pas sublime d'espérer la croyance sacrée qui nous autorise à jeter à la face de la mort, cet ennemi terrible, un aussi terrible défi ? Oui, la mort est domptée, oui la mort a perdu toute sa malice ; le chrétien a vaincu par la Foi et la Prière ; c'est à bon droit qu'il demande raison à son adversaire terrassé... Pour le croyant, en effet, qu'est-ce autre chose que la mort, sinon une naissance nouvelle et sans pareille, la naissance à l'immortalité !

Le temps est venu où l'Eglise, notre mère, va offrir à notre méditation ces consolantes pensées. Elle qui ne laisse aucune douleur sans soulagement, aucun deuil sans espérance. Elle veut nous remettre en mémoire le souvenir de nos morts en nous rappelant qu'une prière fervente et continue est le plus bel hommage d'estime et d'amitié que nous leur puissions offrir, à l'occasion de leur fête anniversaire. Car, en effet, ce sont bien les fêtes anniversaires de la mort, s'il est vrai que la mort aussi puisse avoir ses fêtes, ce sont bien elles qui nous arrivent avec novembre.

Novembre !... le mois au sinistre cortège, le mois du deuil et du souvenir.

Voyez la ronde folle des feuilles mortes qui tourbillonnent un instant dans la rafale, puis s'en vont joncher le sol durci de leur jaune dépouille ; écoutez les éléments plaintifs de ces troupeaux, s'éloignant avec tristesse de leurs gras pâturages et cherchant un abri contre la bise et les pluies torrentielles de l'automne ; écoutez les sifflements lugubres du vent dans les vieux clochers à jour et les arbres dépouillés de nos grandes forêts ; prêtez l'oreille à ces vagues murmures qui s'élèvent au sein de la nuit et jettent le trouble dans l'âme : n'est-ce pas que tout, dans la nature, chante un hymne de mort ?...

« Et le soir, comme le dit encore l'auteur du *Tableau poétique des fêtes Chrétiennes*, le soir, pendant que chaque famille reste rassemblée devant le foyer domestique qui a repris sa flamme et sa douce chaleur, on entend descendre des tours et clochers et se mêler au premier silence de la nuit, des tintements funéraires : c'est la voix des trépassés qui demandent que les vivants prient pour eux. »

Refuserons-nous de les entendre, ces voix d'outre-tombe, et de répondre à leurs appels fraternels ? Oh ! non, Dieu nous en garde ! Pareille dureté de cœur n'existe pas chez le bon chrétien,

chez le vrai catholique. Que demandent-ils de si difficile à notre amitié, à cette affection dont nous leur avons tant de fois, lorsqu'ils vivaient, renouvelé l'assurance ? Rien de bien difficile, vraiment, rien même que d'agréable tant à notre amitié qu'à notre foi. Ils nous rappellent, par ces accents attendris qui ont fait résonner les échos de nos cœurs, ils nous rappellent la faculté que nous avons, nous, pauvres exilés de la terre, de hâter, par de ferventes prières, leur entrée si ardemment désirée dans le sein d'Abraham. Ils implorent de nous, qui peut-être leur devons tant, ce bienfait suprême, le plus beau témoignage d'affection qu'il soit permis d'attendre du meilleur des amis, ce bienfait d'une participation anticipée à cette vie en Dieu, qui commence au sortir des prisons du purgatoire pour ne finir jamais !

Prions donc, puisque la prière est, tout à la fois, si facile et si puissante, prions beaucoup pour nos morts, prions en toute sincérité d'âme, en songeant qu'elle est bien vraie cette pensée : « la foi et la prière sont plus fortes que la mort, puisqu'elles peuvent la changer en vie ! »

Prions pour nos morts : saurions-nous nous montrer insensibles quand tout, dans la nature, a semblé s'émouvoir ? N'allons pas, par une coupable négligence, détruire cette opinion favorable qu'ont toujours eue du catholicisme les adversaires mêmes de notre religion, à savoir qu'il a des solennités qui parlent au cœur.

Entrons donc tous, entrons pleinement, en ces jours de commémoration et de prière, dans les desseins de notre sainte mère l'Eglise, et nos hymnes de deuil se changeront bientôt en des chants de réjouissance. Prions pour nos morts, combattons pour ces frères bien-aimés, de l'Eglise souffrante, avec l'arme invincible de la prière qu'il ne leur est pas permis d'employer pour eux-mêmes. Combattons vaillamment et sans relâche ; la justice divine se laissera vaincre, c'est Dieu lui-même qui l'a promis !

J'ai écrit nos morts et je le répète : car, en effet, qui d'entre nous n'a pas ses morts particuliers à pleurer ? Celui-ci, c'est un père qu'il ne peut oublier ; celui-là, une mère dont il garde précieusement le souvenir chéri ; cet autre, un parent, un ami tendrement aimé. O mort ! où sont ceux qui n'ont pas connu l'amertume de tes coups !

N'est-ce pas toi qui as frappé ce jeune couple, au sein des premières joies de l'hyménée ? N'as-tu pas arraché, sans pitié, des bras de ce père et de cette mère éplorés, le fruit unique et profondément affectionné de leurs pures amours ? N'est-ce pas toi, à l'improviste, surprenant ce riche, cet heureux du monde, dans l'ivresse de ses plaisirs ; n'es-tu pas venue chez ce puissant, le ravir aux honneurs dont il s'entourait ? N'as-tu pas privé de l'époux de son choix la douce fiancée ; cet infortuné, qui va pleurant, de la seule femme qu'il avait jugée capable de lui faire trouver, d'abord, le ciel sur la terre, puis le vrai ciel du bon Dieu ? N'as-tu pas ravi, enfin, à ce vieux père, le fils qu'il aimait tant et qu'il considérait à bon droit comme l'espoir de sa vieillesse ?... Qu'elles sont désolantes ! qu'elles sont multipliées tes sinistres visites, ô mort, terrible mort !

Pour nous, chrétiens, nous que la foi console, sachons nous ménager au moins, pour calmer la souffrance, l'infinie satisfaction d'avoir été utiles à nos morts, de les avoir poursuivis de nos bienfaits jusque dans l'autre vie, leur rendant par nos prières un service aussi signalé qu'ils étaient en droit de l'attendre d'une fidèle amitié.

Prions, et lorsqu'aura lui pour nos morts le jour de la délivrance, avec eux nous pourrions nous réjouir. Novembre, alors, ne sera plus pour nos cœurs un mois de tristesse, mais de joie sainte et consolante !

Avec le contentement d'un devoir accompli, l'espoir qui fait vivre renaitra dans nos âmes ; nous bénirons le Dieu de justice et de miséricorde, répétant, pour chasser bien loin de nous les pensées tristes de la mort, ces consolantes paroles :

O mort ! où est ta victoire ?

En la sainte Eglise.



PENSÉE DE NOVEMBRE

On se disperse dans la vie,
On se rassemble dans la mort
Qui sous la terre nous convie
Et nous y couche sans remord.

Qu'importe la route suivie
Et l'éclat passager du sort !
Il vient un jour où l'on envie
Le repos de l'ami qui dort ;

Qui dort là bas au cimetière
Sous l'indifférence et la pierre
Hélas ! deux fois enseveli,

Et dont la poussière sans doute
Dans l'éternel silence goûte
Des vivants l'éternel oubli !

Novembre 1888.

ADOLPHE POISSON.

NOS GRAVURES

ALERTE !

ARMÉ les tableaux de genre qui ont figuré en trop petit nombre au Salon de cette année, la composition de M. R. Goghe, élève de Cabanel, est une des mieux réussies et des plus plaisantes.

Si, comme l'a observé Balzac, les soldats français passent pour subordonnés de bonnes d'enfants, ils cherchent aussi volontiers à se mettre dans les bonnes grâces des cuisinières.

Quoique l'ordinaire du troupière soit un peu amélioré, il est certain qu'un bouillon réconfortant, accompagné d'une bonne bouteille de bordeaux, ne sont point sans agrément.

Ce festin offert à son pays, la cuisinière l'a prélevé sur ses maîtres ; cela fait partie de ses petits bénéfices et rentre dans la danse de l'anse du panier.

Mais, alerte ! voici monsieur et madame qui rentrent ! Oh ! les trouble-fête ! Viendront-ils, ne viendront-ils point jusqu'à la cuisine déranger l'heureux repas ?...

Victoire, appuyée contre la porte, écoute, anxieuse....

LA FRANCE PITTORESQUE : VUE DE LOURDES

Nous publions aujourd'hui plusieurs vues de Lourdes, dessinées d'après nature et reproduisant divers sites qui n'avaient pas encore été traités par le crayon.

La ville de Lourdes est, comme on le sait, située dans les Hautes-Pyrénées, sur le gave de Pau, au sud des Tarbes et au nord d'Argelès. C'est une des plus pittoresques des Hautes-Pyrénées et de toute la France ; elle a été visitée par tous les touristes qui vont à Luz, Saint-Sauveur, Gavarnie ou Canderets : mais elle doit surtout sa célébrité aux innombrables pèlerinages dont elle est le centre.

Tous les ans, des trains de pèlerinage s'organisent dans toutes les parties du monde à destination de Lourdes. Parmi les exercices de dévotion publique auxquels se livrent les pèlerins, il faut mentionner particulièrement les processions aux flambeaux, qui ont lieu à la tombée de la nuit.

On a vu jusqu'à vingt mille pèlerins former un immense cortège du plus étonnant effet. Tous chantent des cantiques, et chacun tient en main un cierge allumé, dont la flamme est protégée contre le vent par un entonnoir de papier.

Du haut de la roche Massabielle, on a sous les yeux le spectacle fantastique d'une véritable rivière de feu serpentant en ondulations multiples autour de la colline dans laquelle est creusée la grotte miraculeuse.

Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médissent. — LA ROCHEFOUCAULT.